

Claire m'a dit hier quelques mots de tes projets et de tes espérances. . . .

SUZANNE (*confuse*).—Philippe. . . .

PHILIPPE (*très tendrement*).—Pourquoi n'es-tu pas venue m'en parler à moi, le premier ? Est-ce que je te fais peur, maintenant ? . . .

SUZANNE.—Non, mais ces aveux-là semblent plus faciles à faire à une sœur qu'à un frère.

PHILIPPE (*à part*).—A une sœur ! (*Haut*.) Tu aimes bien Claire ?

SUZANNE.—Oh ! tendrement.

PHILIPPE.—Et Octave ? Depuis quand l'aimes-tu ?

SUZANNE.—Je crois, Philippe, que je l'aime depuis le jour où je l'ai vu pour la première fois. . . . Il m'a plu tout de suite. . . . Il disait toujours tant de bien de toi ! . . . Et cela m'est allé au cœur. . . . Enfin, il paraissait ne se plaire que dans ma compagnie, et moi, de mon côté, quand il était là, je me sentais joyeuse. . . .

PHILIPPE (*avec émotion*).—Bien, mon enfant ! . . . Tu sais que mon but unique a été de te rendre heureuse. . . . Le bonheur pour toi est là. . . . Tu épouseras celui que tu aimes.

SUZANNE.—Oh ! Philippe ! comment te remercier !

PHILIPPE.—D'une façon bien simple, ma chérie. . . . En t'en allant, tu vas passer devant l'église. . . . Entres-y . . . et dis une toute petite prière pour moi. . . . Je serai payé.

SUZANNE.—De tout mon cœur. . . . Adieu. . . .

PHILIPPE (*la rappelant et lui tendant les bras*).—Suzanne !

SUZANNE (*elle l'embrasse*).—A tout à l'heure. . . . (*Elle sort.*)

PHILIPPE (*la suivant des yeux*).—Adieu, chère enfant, qui as été la joie de ma vie. (*Il passe la main sur son front.*) Allons ! (*Il va à son bureau et s'assied sur le fauteuil qui est à gauche.*)

SCÈNE II.

PHILIPPE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.—M. Bachelin demande si monsieur peut le recevoir ?

PHILIPPE.—Certainement. Qu'il entre.

SCÈNE III.

PHILIPPE, BACHELIN.

BACHELIN.—Eh bien, quoi de nouveau depuis hier ?

PHILIPPE.—Dans la soirée, les conditions de la rencontre ont été réglées.

BACHELIN.—On se bat ? . . .

PHILIPPE.—Ce matin, à dix heures, au carrefour des Etangs, au pistolet, feu en marchant l'un sur l'autre.

BACHELIN.—C'est grave ! . . . Mais le bon droit est de votre côté ! Et, voyez-vous, mon cher enfant, je suis peut-être une vieille bête, mais je suis de ceux qui croient encore que tout ne va pas au hasard là-haut, et qu'il y a une providence. Nous nous reverrons demain, Philippe.

PHILIPPE.—Je l'espère. Mais il faut toujours prévoir

le malheur. Avez-vous examiné les papiers que je vous ai remis ?

BACHELIN.—Oui. Tout est parfaitement en règle.

PHILIPPE.—Je vous remercie. Prenez cette lettre : elle contient ma volonté. Je partage ce que je possède entre ma sœur et ma femme. . . . Je veux que celle qui porte mon nom soit, après moi, complètement indépendante. . . . Maintenant, et, ici, c'est à votre vieille amitié que je m'adresse, je vous charge pour Claire d'une mission qui vous sera pénible, mais que vous seul pouvez remplir. . . . Vous, devant qui j'ai vécu depuis l'enfance, à qui j'ai tout avoué hier, et qui savez ce que j'ai souffert, vous irez trouver ma femme, et vous lui direz combien je l'ai aimée, combien je l'aurais voulue heureuse. . . . Montrez-moi, tel que vous me connaissez, tel qu'elle n'a pas voulu me connaître : confiant et tendre. . . . Enfin, ne permettez pas qu'elle conserve de moi un mauvais souvenir.

BACHELIN.—Eh ! mon ami, que n'allez-vous, à l'instant, et vous-même, la trouver ?

PHILIPPE (*avec fermeté*).—Vous oubliez que toute avance que je ferais, pourrait ressembler à une bassesse ! . . . Ah ! ne me croyez pas un cœur dur ! Il n'en est rien, je vous l'atteste ! . . . Mais, quand, vis-à-vis d'elle, je ne me suis soutenu qu'à force de fierté, est-ce le moment d'avoir une défaillance ?

BACHELIN.—Mais elle est vaincue, écrasée. . . .

PHILIPPE.—Vous vous trompez. . . . Elle lutte encore. . . . Et tenez, cette nuit même, j'en ai eu la preuve. J'étais là à cette table, je veillais, et, dans le silence de la maison endormie, j'entendais, au-dessus de ma tête, un bruit de pas incessants, précipités, ceux de cette malheureuse femme. . . . Je la voyais, par la pensée, tournant autour de la chambre qui eût dû être la nôtre. . . . Que vous dirai-je ? J'eus un instant de faiblesse. . . . Je fus pris d'un violent désir d'aller retrouver cette femme que j'adore et qui n'est pas à moi. . . . Je me dis que j'étais fou de risquer de mourir avant de l'avoir prise dans mes bras. Je ne fus plus maître de moi, tout mon être s'élançait vers elle, et j'allais tout oublier, quand je l'entendis ouvrir sa porte, traverser le salon et descendre ! . . . Elle venait ! . . . J'attendis frémissant. . . . Elle s'arrêta là. . . . Le bois seul de cette porte nous séparait. Je fus sur le point de m'élancer, d'ouvrir, de lui crier : Viens donc ! tu sais bien que je t'adore. . . . Mais, avec déchirement, j'entendis de nouveau le bruit de ses pas s'éloigner remonter, et se perdre. . . . Ainsi, elle résistait toujours ! . . . Et moi j'avais été près de céder ! . . . Oh ! ce fut bien fini ! . . . Et je pris cette résolution suprême, jouant hardiment la partie : si je meurs, de lui laisser de moi un grand et fier souvenir : si je survis, de la mener jusqu'au bout à la conquête du bonheur !

BACHELIN (*grave*).—Mon ami, les violences qui ont amené de si graves complications sont les dernières révoltes de ce fatal orgueil près de disparaître. Oh ! il faut absolument que vous reveniez sain et sauf de cette rencontre, car le coup qui vous atteindrait ne tuerait pas que vous, j'en suis sûr.

PHILIPPE.—Soyez tranquille ! Je me défendrai. . . . (*On sonne au dehors.*)

BACHELIN.—Je me retire. . . . (*Très ému*) Allons. . . . du sang-froid. . . . mon brave enfant ! . . . (*Il le prend vivement et l'embrasse.*) Au revoir ! . . .